

---

## NOTICES ET OBSERVATIONS

SUR

### L'ÉDUCATION ET L'INSTRUCTION PUBLIQUES CHEZ LES GRECS.

---

Si le bien-être des individus est le principal but des sociétés humaines, les Grecs semblent avoir trouvé, pour les problèmes les plus difficiles de la vie publique et privée, des solutions plus satisfaisantes qu'aucun des peuples modernes. Parmi les différentes causes de ce phénomène, une des plus efficaces est sans contredit l'heureuse méthode qu'ils suivaient dans l'éducation de l'enfance et de la jeunesse. Ils développaient les facultés du corps et de l'âme de leurs enfants et tâchaient de leur donner une culture harmonique, mais toujours en vue de leur destination future. L'instruction publique, objet essentiel des soins et des travaux de tous les législateurs, consistait à enseigner, ou plutôt à faire trouver aux jeunes gens les connaissances et les matériaux, surtout à leur faire contracter les habitudes, qui pouvaient les rendre éminemment propres à la vie pratique, capables non seulement d'occuper, mais de remplir leur place dans la société. En un mot, les soins que l'on vouait à la jeunesse dans l'antiquité, méritaient le nom d'éducation, tandis que de nos jours, au lieu d'élever les enfants, c. à d. de former leur caractère et de cultiver leur esprit, on ne fait en grande partie que les instruire.

Il est vrai, la culture des Grecs tomba en décadence déjà avant Socrate. Socrate lui-même sentait la nécessité d'un nouveau germe vital, et plus d'une fois s'éleva à l'idée qu'il était lui seul destiné à réformer son siècle et capable de communiquer à son peuple un nouveau ferment. De plus les temps classiques de la Grèce n'ont jamais pu atteindre à la hauteur des principes du Christianisme. L'intérêt personnel et tout au plus celui de la communauté et de l'état ont toujours fait la loi suprême dans les so-

ciétés payennes. Cependant c'est sur le sol classique de la Grèce que jaillit la source d'où dérivent la plupart de nos institutions modernes, et la *σωφροσύνη* et la *καλοκάγαθία* des anciens nous offrent toujours encore une jeunesse de vie, une verve d'existence et qui plus est le fini de la civilisation, si propres à exciter notre émulation et si dignes de nous servir de modèles.

Dès que l'homme parvient à la connaissance de ses moyens physiques et intellectuels, il commence par rompre les liens de dépendance qui l'enchaînent originairement; il se tourne au dehors pour faire face à toutes les atteintes qui lui viennent de là; en combattant les prétentions que font sur lui les êtres au dessous de sa sphère comme les créatures qui lui semblent coordonnées, il travaille à s'assujettir l'univers, afin de se créer ainsi une existence indépendante et accomplie en tout sens. Telle est l'idée dominante, dont nous pouvons poursuivre les développements dans l'antiquité grèque. Si nous remontons le plus haut possible, nous voyons l'histoire se perdre dans l'obscurité des mythes. Mais notre intention n'étant pas de renouer le fil historique propre à nous conduire sûrement au travers de ce labyrinthe, il nous suffit d'observer, qu'après que la Grèce eut été peuplée par différentes colonies, en grande partie orientales, les faits deviennent plus positifs depuis l'expédition des Argonautes, les guerres contre Thebes et la guerre de Troie. Peu après, l'invasion des Héraclides dans le Péloponnèse nous offre l'époque historique de l'origine de la plupart des villes et des états grecs, tels qu'ils ont subsisté dans la suite.

Le climat de la Grèce favorisait d'une manière admirable la tendance au dehors. Sous ce beau ciel l'*ἀγορά* et les jardins de l'académie pouvaient devenir sans peine le centre et le théâtre de la vie publique et sociale. Le principe constitutif de cette vie étant l'idée d'une existence humaine indépendante et accomplie en elle-même, le caractère essentiel de l'antiquité grèque devait être celui de la beauté. Accord et correspondance parfaite entre l'esprit et le corps, besoins du corps spiritualisés, besoins de l'esprit incarnés, voilà les éléments qui composent l'individualité idéale. Nous voyons cet idéal deux fois réalisé, à l'origine et à l'issue des beaux tems de la Grèce, la première fois dans Achille élevé par Chiron, la seconde dans Alexandre, instruit par Aristote. Homère fait revivre Achille à peu près mille ans av. J. Chr., Aristote se charge de l'éducation d'Alexandre vers 340. av. J. Chr. Entre ces deux périodes se déroule à nos yeux l'époque la plus brillante de l'antiquité. Deux peuplades principales contribuent à l'amener par les accroissements de leur culture, et manifestent deux tendances bien distinctes, ce sont les Doriens et les Ioniens. Les uns et les autres ont eu leurs législateurs et leurs philosophes; Minos, Lyeurgue, Pythagore et ses disciples

d'un côté, Dracon, Solon, Socrate et ses disciples de l'autre; tous se sont occupés avec une prédilection particulière de l'éducation de leurs peuples.

Cependant pour se mettre dans tout leur avantage vis à vis des événements et des choses, il ne suffit pas que les hommes se réunissent en sociétés, il faut que ces sociétés soient bien organisées, et que basées sur des principes fixes, elles se dirigent d'après des lois positives et imprescriptibles. C'est en tant qu'ils forment des états que les peuples même peuvent être considérés comme des individus. Sous ce point de vue, une sage et juste liberté forme leur caractère essentiel et réalise pour ces grands individus l'idéal de la beauté, telle que nous venons de la définir. En effet, l'état bien organisé, où la liberté des particuliers ne détruit pas l'ordre du tout et où l'ordre nécessaire n'entrave pas la liberté des particuliers, est le faite du développement pour la vie humaine, considérée en elle-même, sans égard aux besoins religieux. Sparte et Athènes, dans les tems de leur gloire, atteignirent à cet égard le plus haut degré de perfection possible. Aussi l'éducation publique y a-t-elle toujours été calculée sur les grands intérêts de l'état.

Toutes ces réflexions nous autorisent à dire, que les Grecs représentent la jeunesse de l'humanité. Le grand nombre d'expressions que la langue grèque nous offre pour désigner le jeune âge, prouve quelle importance les Grecs attachaient eux-mêmes à cette idée de jeunesse. De plus Eros passe chez eux pour le plus heureux des Dieux, parcequ'il est le plus jeune. \*) Homère prend une mort précoce pour une preuve de l'amour des Dieux. \*\*) Adonis, Narcisse, Linus, Hylas et les héros homériques, Achille, Ajax, Hector, meurent jeunes. La fable de Tithon nous fait voir que l'immortalité sans jeunesse n'est qu'un tourment. Diogène de Sinope doit avoir dit: nulle-part je n'ai vu en Grèce des hommes, mais à Sparte des jeunes gens. Enfin l'espèce de mépris attaché au nom de barbares, nous montre dans le caractère national des Grecs, le défaut même si commun à la jeunesse, la présomption.

Mais nous remarquons plusieurs degrés dans la culture des peuples grecs, comme dans la marche progressive de l'humanité entière, une enfance, une jeunesse, un âge

\*) Platon, Sympos. p. 195: Φημι οὖν ἐγὼ, πάντων θεῶν εὐδαιμόνων ὄντων, Ἐρωτα εὐδαιμονίστατον εἶναι ἀνιῶν, κάλλιστον ὄντα καὶ ἀριστον. ἔστι δὲ, κάλλιστος ὢν, τοιόσδε· πρῶτον μὲν νεώτατος θεῶν.

\*\*) Odyss. XV, 245: — — — — — Ἀμφιέροον,  
ὄν περὶ κῆρι φίλει Ζεὺς ἱαγίοχος καὶ Ἀπόλλων  
παντοίην φιλότιγ' οὐδ' ἔκετο γήραος οὐδόν,  
ἀλλ' ὄλει' ἐν Θήβησι.

mûr, une vieillesse. Et en conséquence nous distinguons, par rapport à l'histoire de l'éducation, quatre époques: *l'époque héroïque, l'époque des états Doriens et Ioniens, l'époque macédonienne, l'époque romaine*\*). Les deux dernières, dans l'une desquelles un individu entreprend de réaliser l'idée d'une monarchie universelle, tandis que dans l'autre les maîtres du monde viennent puiser l'instruction et la sagesse dans la patrie des grands modèles et dans l'expérience mûrie d'un peuple devenu classique, n'appartiennent plus aux beaux tems de la Grèce. Elles servent pour ainsi dire de transition et préparent la naissance des tems postérieurs. Mais qu'il nous soit permis de rassembler et de déposer ici quelques notices et quelques observations sur l'éducation et l'instruction publique dans les deux premières époques.

La mythologie des Grecs n'offre que de faibles traces de l'éducation des Dieux. Est-ce parceque l'idée de divinité renferme celle de perfection? Vénus sort accomplie de l'écume de la mer, Minerve de la tête de Jupiter, et Diane à peine sortie du sein de sa mère, lui sert de sage femme. Est-ce parceque du tems où se développèrent les idées mythiques, c'était la nature et la vie et non les hommes qui élevaient les hommes, de sorte que l'on ne tomba pas sur l'idée de donner des instituteurs aux divinités? Quant aux déesses au moins, nous ne connaissons aucune notice qui regarde leur éducation. Parmi les Dieux nous savons que Jupiter fut confié aux soins des Corybantes ou Dactyles Neptune à ceux des Telchines, mais sans autres détails. Bacchus seul est entouré de l'appareil d'éducation le plus complet. Nourri par les nymphes auprès d'Ino, il passa ensuite entre les mains de Mercure et puis entre celles de Minerve; Silène devint son pédagogue et Chiron son instituteur. Peut-être n'attribuons-nous pas à tort la cause de ce phénomène à la circonstance que Bacchus représente la puissance créatrice, mais inculte et sauvage de la nature, et que l'entreprise de se rendre maître de la nature est la tendance dominante de l'homme dans les premiers stades de son développement.

Si les données sur l'éducation des Dieux sont peu satisfaisantes, en récompense dès l'origine de l'époque héroïque, les Dieux deviennent les instituteurs des hommes; Cérés et Vulcain pour la vie pratique, pour la culture intellectuelle Apollon et Mercure, dont l'un préside aux talents de l'imagination, l'autre à ceux de l'intelligence. Apollon accueilli par Admète enseigne la musique aux habitants de l'Arcadie. Mer-

\*) La littérature pédagogique vient d'être enrichie d'un ouvrage distingué, que nous ne pouvons nous empêcher de citer ici. C'est: *Fr. Cramer, Geschichte der Erziehung und des Unterrichts im Alterthume. Elberfeld 1832.* L'auteur a fait preuve d'une grande érudition, d'une exactitude peu commune et d'un esprit très cultivé. Observations neuves et spirituelles, aperçus frappants et lumineux, tout cela élève cet ouvrage à un rang éminent.

cure, inventeur des lettres, Dieu de l'éloquence, protège les gymnases avec Hercule, représentant de la force corporelle. Ainsi les métiers et les arts, l'industrie et le savoir, en un mot tout ce qui peut être appelé culture, étant censé venir du ciel, et les Dieux mêmes descendant sur la terre pour vivre avec les hommes et pour les instruire, nous avons ici comme une ombre de théocratie et de vie patriarcale, qui nous rappelle les traditions de l'Orient. Au fond ce sont les premiers essais du combat de l'homme contre les puissances extérieures. Il travaille à se rendre indépendant de la nature, mais les atteintes du dehors ne lui permettent pas encore de se mouvoir librement; elles lui disputent continuellement l'empire et il est obligé de gagner sur elles chaque moment et chaque avantage de son existence. Nous ne saurions méconnaître dans cette lutte continuelle et pénible contre les hommes et les choses, contre les prétentions des uns et la révolte et les injures des autres, la source de l'héroïsme. Dans Hercule la force corporelle n'est divinisée qu'en tant qu'elle se rend maîtresse de la nature. À l'âge de dix mois ce héros étrangle deux énormes serpents, sans autres armes que ses mains seules; et sa vie entière n'est qu'un dévouement pour délivrer l'humanité des fléaux qui l'assaillent. Ce qu'il y a de frappant, c'est qu'il réunit à une valeur indomptable une obéissance aveugle, non seulement pour les Dieux, mais pour l'homme même qui le prive de son héritage paternel et lui parle au nom des Dieux. L'histoire d'Hercule nous montre en même tems que l'on attachait peu d'importance dans les tems héroïques à la culture intellectuelle et morale. Flottant entre les extrêmes, ce demi-Dieu tantôt se livre à la fureur jusqu'à tuer son précepteur Linus, tantôt à la mollesse et à la volupté j'usqu'à devenir l'esclave d'Omphale.

La vie est la grande institutrice des héros. On exigeait d'eux la perfection dans tous les exercices propres à endurcir et aguerrir le corps. L'ardeur des combats passait pour le signe d'une ame saine et mâle. C'est ainsi qu'Ulysse montre à Achille des armes pour le découvrir parmi les filles de Lycomède. Mais le maniement des armes et les talents gymnastiques n'étaient pas proprement enseignés; ils passaient de père en fils et de génération en génération comme par tradition; on n'en faisait pas l'école, mais on s'y formait au moyen de l'exemple, au moyen du commerce journalier qui amenait des exercices occasionnels, de sorte que pour s'y distinguer il fallait un développement spontané et des dispositions naturelles bien prononcées.

Dans les tems qu'Homère nous dépeint, l'exercice de la chasse paraît peu estimé, tandis que chez les Perses elle faisait une partie essentielle de l'éducation. De même il y avait peu d'archers devant Troie et l'usage de l'arc paraît tomber en désuétude; on le regardoit comme peu digne de l'homme et du héros, parcequ'il suppose la ruse et

l'artifice. Les armes offensives au contraire dont on se servait de préférence, étaient la fronde, la lance et l'épée. De plus les exercices gymnastiques qui paraissent en particulier dans les jeux et auxquels les jeunes gens s'habituèrent sans doute de bonne heure, se composaient du jet de la lance, du combat à coups de poing, de la lutte et de la course. Ce sont les parties intégrantes du *πέταλον* postérieur, à l'exception du saut, *άλμα*, dont l'origine ne remonte pas si haut. Outre cela les héros étaient habiles à conduire le char et à diriger les chevaux; les jeunes filles même, comme Nausicaa, princesse des Phéaques, y excellaient. Enfin l'occupation essentielle des héros étant le combat et la guerre, ils devaient savoir guérir les blessures.

Quant à la culture intellectuelle, les lettres venues de l'Orient n'étaient pas encore généralement en usage en Grèce du tems d'Homère. Ce poète ne parle ni de lecture, ni d'écriture, ni de l'enseignement de l'une et de l'autre. Parler et agir, voilà ce qu'il faut savoir selon lui. \*) Une éloquence sans apprêts, fruit de l'expérience et du talent naturel, paraît avoir été particulièrement estimée. L'exemple d'Ulysse et de Nestor le prouvent. Mais tout ce que l'on enseignait aux enfants, se bornait à l'histoire des Dieux et des héros. On vivait dans et avec la mythologie. Elle renferme tout ce que ces anciens tems possédaient en connaissances de la nature, de l'histoire, de la philosophie, de la morale. La poésie et la musique servaient à la transmettre et à la perpétuer, comme à en développer les idées et les symboles. Mais ici encore il n'y avait pas d'instruction proprement dite; les antiques traditions se communiquaient par le commerce journalier de la vie commune et tenaient l'esprit du jeune héros enveloppé des voiles du mythe. La musique même n'était pas enseignée artistement. Cependant le chant et le jeu de la guitare passaient pour des moyens et des signes de culture. Les chantres étaient les amis des rois et les instituteurs de leurs enfants. Souvent la danse venait se joindre à la musique, comme récréation et comme spectacle; mais il est fort douteux que les héros s'en soient occupés; cet exercice était probablement réservé à la jeunesse et aux esclaves.

Dans les premières années de la vie, les femmes exerçaient une grande influence sur l'éducation, nous ignorons jusqu'à quelle époque. Andromaque et Pénélope nous offrent un idéal de femmes et de mères, Nausicaa celui d'une jeune fille. Les vertus domestiques, nationales et caractéristiques que l'on cultivait de préférence et que le

\*) Iliade IX, 442-443:

Τούνεκά με προέηκε, διδασκόμεναι τάδε πάντα,  
μύθων τε ῥηιῆθ' ἔμμεναι, προηκτῆρά τε ἔργων.

commerce des femmes a dû nourrir sans doute, étaient l'amour de la patrie, le respect pour la vieillesse et l'hospitalité. Une éducation commune était regardée comme le fondement d'une amitié éternelle, et les amis d'enfance devenaient d'ordinaire frères d'armes. Oreste et Pylade, Achille et Patrocle nous en fournissent des exemples.

Quoique nous ne puissions pas compter l'instruction publique au nombre des institutions nationales dans les tems héroïques, nous en trouvons cependant une trace. Le centaure Chiron éleva dix-huit héros dans une caverne de Thessalie. Personnage mythique, moitié homme, moitié cheval, il est pour nous l'image de l'humanité qui sort des liens de la nature brute et nous rappelle le sphinx des Egyptiens. Grand médecin lui même, \*) il doit avoir enseigné, suivant Plutarque (de musica p. 1145), outre la médecine, la musique et les moyens de se rendre les divinités propices. On lui attribuait des maximes de sagesse et de morale, composées à l'usage d'Achille, sous le titre de: *ὑποθήκαι δι' ἐπῶν πρὸς Ἀχιλλεῖα, ἢ παραίνεσις Χειρῶνος ἐπὶ διδασκαλίᾳ τοῦ Ἀχιλλεῖος*. Mais Pausanias (liv. IX. ch. 31.) prétend que l'auteur de ce poème est Hésiode. Il paraît bien que la réputation de sa sagesse engagea la plupart des princes de son tems à lui confier l'éducation de leurs enfans; car nous trouvons parmi ses disciples, outre quelques Dieux, comme Bacchus et Esculape, les héros Castor et Pollux, Hercule, Jason, Thésée, Pélée, Nestor, Enée, Ulysse etc. Le plus grand de ses élèves est Achille; nous voyons en lui l'idéal de l'éducation dans les tems héroïques. Dans l'Iliade \*\*) Thétis dit qu'elle l'a élevé; mais il faut considérer que l'activité des Dieux n'exclut pas celle des hommes. Chiron l'avait nourri de la moëlle des ours et des lions et lui avoit donné pour pédagogue et pour compagnon Phénix. Dans les ruines d'Herculanum on a trouvé un beau tableau représentant Chiron, qui enseigne au jeune Achille à jouer de la lyre. Homère nous fait voir dans Achille le modèle de toutes les qualités aimables, comme fils, comme disciple, comme ami; il réunissait la beauté du corps à la noblesse de l'ame, la valeur personnelle au talent musical. Cependant nous le voyons passionné et vindicatif d'un côté, de l'autre facile à émouvoir et presque sentimental, lorsque Priam le supplie de lui rendre le cadavre de son fils.

La sentence d'Homère, que parler et agir est la destination de l'homme et par conséquent le but de l'éducation, se retrouve chez les Doriens. Plutarque nous raconte

\*) On veut même que le mot de chirurgie tienne au nom du centaure Chiron.

\*\*) Iliade XVIII, 436: *διδόν ἐπέ μοι δῶκε γενέσθαι τε τραφῆμεν τε ἔξοχον ἠρώων.*

qu'Agésilas, roi de Sparte, ayant été interrogé, de quelle manière un homme pourrait le plus se distinguer et se concilier l'approbation générale, répondit: *εὖ λέγοι τὰ ἄριστα, πράττει δὲ τὰ κάλλιστα.* (Aprophthegm. Lac. p. 213). Cependant les institutions des Doriens nous offrent un caractère bien plus prononcé que celles des tems antérieurs; ce qui s'explique tant par les législations de Minos et de Lycurgue, que par le développement successif et nécessaire des moeurs et de la vie publique. D'ailleurs les sources, où nous en puisons la connaissance, sont beaucoup plus riches; nous avons les relations de Plutarque, de Xénophon, d'Aristote, tandis que pour les tems héroïques il ne nous reste, outre des données occasionnelles, que le seul Homère.

Les Doriens, originaires de Thessalie, peuplèrent l'île de Crète et la rendirent florissante déjà avant Homère. Minos, premier de ce nom, dont les lois basées sur la religion organisèrent la vie publique des Crétois, vivait avant la guerre de Troie. Il réalisa par sa législation l'idée de l'état, mais d'une manière imparfaite; car l'individu avec tous ses intérêts et ses droits, y resta absolument subordonné à la totalité. Dans l'époque héroïque les entreprises guerrières, comme l'expédition des Argonautes, la guerre de Troie, n'ont point d'autre but que de faire valoir ou de venger les prétentions extérieures des individus lésés. Ici l'histoire nous parle de guerres de conquête, et les institutions sociales sont toutes calculées sur l'accroissement du territoire et l'affermissement du pouvoir terrestre et maritime. Quant à l'éducation en particulier, les Doriens nous montrent la tendance de réduire le corps à une obéissance facile et aisée, pour pouvoir servir d'organe aux belles qualités de l'ame: courage, valeur, patriotisme. En conséquence le développement physique devait être l'essentiel. Aussi l'éducation est-elle toute gymnastique et militaire. La culture intellectuelle commence cependant à en faire une partie intégrante, et la musique nommément est regardée comme la source de toutes les vertus de l'esprit et du coeur.

Les Crétois paraissent avoir admis le principe, que la vie est la grande institutrice de l'homme. Ils attachaient la plus grande importance aux relations de famille, jusqu'à en faire le type des institutions qui servaient à l'éducation publique. Les enfants restaient jusqu'à l'âge de dix-huit ans sous la conduite des parents; on les nommait *σοῦστοι, ἀπάγελοι*; mais ils participaient déjà aux repas communs des hommes. A l'âge de dix-huit ans ils entraient dans les *ἀγέλαι*; ces réunions se formaient librement et le père de celui, qui y donnait lieu, en devenait le chef, *ἀγέλαρχος*. Les jeunes gens couchaient et mangeaient ensemble, étaient entretenus aux frais du trésor public et inspectés par les autorités de l'état. La chasse, exercée nu-pieds, passait pour la préparation la plus convenable à la guerre. Parmi les exercices gymnastiques pro-



prement dits la course occupait le premier rang. Les gymnases s'appelaient *δρομοί*; on y enseignait aussi la danse guerrière, *πυρρίχη*. Il y avait des jours fixés pour les exercices de chaque *ἀγέλη*; de tems en tems elles combattaient l'une contre l'autre, *μαχὴ κατὰ σύνταγμα*, et l'on se servait pour cet effet d'armes de bois ou de fer, comme lances, épées etc. Le tout était accompagné des sons de la lyre et de la flûte. Quant au développement spirituel, la musique était le principal objet d'instruction; les enfants, outre les lois, apprenaient à chanter des hymnes adressés aux Dieux et les louanges des héros. Depuis le tems où l'invention des lettres, venant de l'Asie mineure, se répandit en Grèce, c. à. d. depuis le sixième siècle avant J. Chr., on enseigna aussi les *γράμματα*.

Tous ces usages et beaucoup d'autres, comme les fêtes publiques, les exercices de ruse et de vol, la relation des *περίοικοι* qui étaient obligés de fournir aux frais des repas communs, se retrouvent chez les Spartiates, mais plus développés et avec des changements conformes aux circonstances, aux lieux et aux tems; de sorte que nous pouvons regarder la législation de Minos comme la source de celle de Lycurgue.

La Laconie fut conquise par des peuplades Doriennes, qui s'assujettirent les indigènes, — *περίοικοι, μόθωνες, ἔλωτες*. Ces peuplades se distinguaient par l'austérité de leur caractère et de leurs moeurs, qui se conserva jusque dans les tems postérieurs: il s'en suivit que leurs lois et leurs institutions, une fois fixées, restèrent longtems les mêmes sans subir aucun changement. La multitude asservie à un *κόσμος*, tel était le principe suprême de leur vie sociale et publique. Ce fut Lycurgue, qui vers la fin du dixième siècle avant J. Chr. entreprit d'organiser ce *κόσμος*. Il visita d'abord l'île de Crète, où il gagna un ami Thalétas, poète et musicien, qu'il envoya à Sparte; de là il passa en Ionie, où il recueillit les poèmes d'Homère. Aussi la poésie et la musique entrèrent-elles dans sa législation, comme les deux grands moyens d'éducation. Après d'autres voyages jusqu'aux Indes, où suivant la tradition il apprit à connaître les gymnosophistes, il revint dans sa patrie et fit adopter ses lois, qu'il avait fait approuver par l'Apollon de Delphes, sous le nom de *ῥήτραι*. Le but de sa législation était l'éducation du peuple en vue de l'état. Mais la conservation et la sûreté de l'état, ne se fondant pas seulement sur la dépendance absolue de l'individu, mais aussi sur l'assujettissement des *ἔλωτες*, des *περίοικοι* et des peuplades voisines, la guerre, ou plutôt une victoire continuelle faisait la supposition nécessaire de son existence. Aussi Sparte ne put-elle subsister et fleurir qu'aussi longtems qu'elle eut à combattre; le repos après les guerres des Perses lui devint funeste et amena sa décadence. L'éducation de la jeu-

nesse devait naturellement se ressentir de ces principes \*). On n'aspirait pas à élever des individus parfaits, des membres de la société humaine, mais des citoyens utiles à l'état, des défenseurs de la patrie. Suivant Plutarque le jeune Spartiate apprenait ἀρχαίαν τε καὶ ἀρχεσθαι (Apophth. lacon. p. 212.).

Πρῶτον μὲν οὐκ ἰδίους ἠγάτο τῶν πατέρων τοὺς παῖδας, ἀλλὰ κοινοὺς τῆς πόλεως, ὁ Λυκούργος, dit le même Plutarque (Lycurg. p. 105). L'état se chargeait de l'éducation des enfants et Lycurgue déclara, qu'il serait honteux et indigne d'y consacrer moins de soins qu'à celle des chevaux et des chiens. Pour indiquer la destination de l'enfant Spartiate dès sa naissance, souvent la mère accouchait sur un bouclier, et on saluait le nouveau né, en lui disant: ἦ τὰν ἢ ἐπὶ τάν. \*\*) Les femmes, fort estimées à Sparte, exerçaient une grande influence sur l'éducation et conservaient leur ascendant sur leurs fils, même dans un âge mûr. Gorgo en allègue la raison: les femmes Spartiates, dit-elle, gouvernent les hommes, parcequ'elles seules donnent la vie à des hommes. L'enfant trouvé sain et robuste et jugé digne de ne pas être exposé dans la caverne du Taygète destinée à cet usage, passait entre les mains de la mère et de la nourrice, qui le soignaient avec l'attention la plus soutenue. Elles l'empêchaient de crier, parceque les cris sont indignes du Spartiate; elles l'habituèrent au jeûne, aux divers accidents de lumière, en le laissant seul dans l'obscurité ou en posant une lampe à côté de son berceau. Tout le traitement des enfants partait en général de la conviction que leur éducation doit commencer tôt, qu'il ne faut pas les abandonner à telle ou telle influence accidentelle, mais prendre soin des petites choses et surveiller avec scrupule leur développement successif. Aussi toutes les différentes parties de l'éducation étaient-elles fixées par la loi.

L'éducation publique commençait à l'âge de sept ans; tous les enfants y participaient, même ceux des rois, excepté l'héritier présomptif. On distinguait ceux qui élevés aux frais de l'état et au moyen de contributions levées sur tous les citoyens, se nommaient πολιτικοὶ παῖδες, ou οἱ ἐκ τῆς ἀγωγῆς παῖδες, des autres — οἱ ἀπὸ τῆς χάρας qui ne recevaient que la δημοτικὴ ἀγωγή et restaient exclus du droit de bourgeoisie. Cependant on admettait au nombre des premiers des étrangers τροφιμοί, et quelquefois des μόθωνες, ou μόθωνες — σύντροφοι, qui par là obtenaient la liberté et la permission

\*) Arist. Polit. VII, 2, c: ἐν Λακεδαίμονι καὶ Κρήτη πρὸς τοὺς πολέμους συντίεταται σχεδὸν ἢ τε παιδεία, καὶ τὸ τῶν νόμων πλήθος.

\*\*) ἦ ταύταν ἢ ἐπὶ ταῦτα dit Argiléonis femme de Léonidas à son fils. Il paraît que ces paroles se répétaient, lorsque les jeunes gens allaient à la guerre.

d'aspirer dans la suite aux emplois civils et aux charges de l'état. Ces mothaques étaient donc les compagnons et non les pédagogues des enfants libres.

Tant que durait l'éducation, la totalité des enfants se divisait en classes, sous diverses dénominations. Mais il est très difficile de fixer au juste le sens et l'application de ces noms, parceque les données nous manquent. En voici les principaux; nous y joignons l'explication qui nous paraît la plus probable \*). Les *σκότιοι* ou *ἀπάγειοι* jusqu'à l'âge de sept ans, portaient le *χιτών*, espèce de chemise sans manches; entre sept et douze ans on les appelait *κόραλισκοι*, *κυρσάνιοι*, *σκόρθανες*, *στυροθάκια*. À l'âge de douze ans ils revêtaient le *ἱμάτιον* ou la *χλαῖνα* et recevaient le nom de *μιτύλλοι*. Entre quinze et dix-huit *σιδεῖναι*, après dix-huit *μελλείωνες*, vers vingt *προτήραι*, à vingt *εἴρηες* (de *ἐρέω*, *ἐρέω*, *Mündige*); jusqu'à vingt ans on les nommait en général *ἔφηβοι* et au de là de vingt *σφαιρεῖς*, parcequ'ils s'exerçaient au jeu de la paume. Les sections mêmes, *ἀγέλαι*, étaient ou *βούαι* ou *ἴλαι*; on préposait à chacune d'elles un *εἴρην* qui se distinguait par sa valeur et par sa modestie, *βουάγωγ*. Outre cela les plus distingués des éphèbes formaient une troupe d'élite, qui en tems de guerre entourait la personne des rois, portant les armes des cavaliers ou des hoplites, *κόροι*, *ἵππεις*, *ἵππαγρέται*. Les éphores nommaient trois hippagrètes, dont chacun commandait cent jeunes gens; ce choix était motivé publiquement pour exciter l'émulation des autres. A la fin de chaque année on choisissait parmi ceux qui sortaient de la troupe, cinq *ἀγαθοεργοί*, que l'on employait pour les ambassades en pays étranger. C'est ainsi que les jeunes gens entraient dans la vie civile et publique. D'ailleurs le fils suivait d'ordinaire la vocation du père; mais avant l'âge de trente ans personne n'osait assister aux assemblées du peuple. L'agriculture et les métiers paraissent avoir été abandonnés aux *περίοικοι* et aux *εἰλωτες*. En tout cas la grande variété de dénominations pour les différentes classes de la jeunesse, nous montre que l'éducation, calculée sur un plan parfait, était regardée comme un tout organique. Xénophon observe que d'ordinaire on laisse plus de liberté aux jeunes gens à mesure qu'ils avancent en âge, mais que Lycurgue suivit une méthode contraire \*\*).

L'éducation entière était dirigée par le *παιδόνομος*, magistrat public, inspecteur suprême de tous les exercices corporels et intellectuels et de la conduite des enfants; il

\*) Schwarz, *Erziehungslehre*, tom. I. p. 281.

\*\*) De republ. Laced. cap. III. init.: ὅταν γε μὴν ἐκ παίδων εἰς τὸ μειρακιοῦσθαι ἐκβαίνωσι, τῆρκαῦτα οἱ μὲν ἄλλοι παύουσι μὲν ἀπὸ παιδαγωγῶν κ. τ. λ. — — — ὁ δὲ Λυκοῦργος καὶ τοῦτων τάναντία ἔγνω.

n'était responsable à personne de la gestion de sa charge. Le locus classicus, qui parle de lui, se trouve dans Xénophon, de republ. Laced. chap. II. Comp. Plut. Lycurg. 17, 2. Il avoit sous ses ordres les *μαστιγοφόροι*, nommés vraisemblablement *ἄμπαιδες* pour les enfants plus jeunes et *σωφρογίσται* pour les éphèbes. Par *βειδιαίοι* il faut entendre une espèce d'arbitres, qui formaient un tribunal pour la jeunesse dans le *βειδιαίου ἀγείου*, édifice situé sur le marché. Les instituteurs proprement dits étaient les *εἴρηνες*, préposés aux différentes sections. Ils avaient le droit de punir, d'ordinaire au moyen du fouët. Quelquefois ils mordaient le coupable, quelquefois ils lui faisaient chanter une chanson dérisoire, en marchant autour d'un autel. Plut. Inst. Lac. p. 882. De tems en tems le pédonome assistait à ces exécutions; si les *εἴρηνες* s'y prenaient mal, il les réprimandait à leur tour, mais en particulier.

Les *εἴρηνες* veillaient à tous les détails de la vie et du régime des enfants; ils les employaient aux services subalternes, comme de faire du bois, d'aller quérir les aliments etc. Les enfants marchaient nu-pieds, légèrement vêtus et se baignaient tous les jours dans l'Eurotas. On les habituait aux privations de tout genre. Le teint mâle et la taille svelte composaient la *εὐξία*. Tous les dix jours les éphores mesuraient leur taille et l'on tâchait de réduire à la juste mesure, à force de coups de fouët, l'embonpoint des individus trop bien nourris. Ceux qui avaient le plus d'écorchures et de cicatrices étaient le plus considérés. Ils couchaient ensemble par *ἀγέλαι*; obligés de préparer eux-mêmes leurs couches, ils allaient recueillir les joncs sur les bords de l'Eurotas, sans se servir de côuteaux; en hiver ils avaient la permission d'y mêler la plante *λυκοφόνη*, qui passait pour plus moëlleuse et plus chaude. Ils mangeaient aussi ensemble; leur principal mets était le fameux *μέλας ζωμός*, soupe noire composée de sang et de farine d'orge. D'ailleurs les plus jeunes recevaient des aliments sans épices *ἀβαμβάκευστα*.

Parmi les moyens d'éducation qu'employaient les Spartiates, il y en a qui à juste titre nous paraissent singuliers. On exerçait les jeunes gens à la chasse pour endurcir leur corps; mais pour cet effet ils étaient comme exilés pour quelque tems dans la solitude des bois et des terres incultes. C'est là qu'on leur ordonnait de fournir à leur entretien par violence ou par ruse. A cela se joignaient les exercices de vol, appelés *κρηπία* ou *κρηπία*, qui leur étaient imposés probablement à l'âge de dix-huit à vingt ans. \*) Pour expliquer cette coutume on pourrait dire que l'état était regardé comme le seul propriétaire et que l'on avait posé en principe une certaine communauté de

\*) Locus classicus Plut. Lyc. cap. 28.

biens. D'ailleurs un larcin permis et autorisé ne peut guère être appelé vol. Nous pouvons dire par conséquent que les jeunes gens s'exerçaient à s'approprier par ruse ou par violence ce qui leur revenait de droit. Toujours la moralité d'une pareille institution reste fort équivoque. Quoiqu'il en soit, ceux qui se laissaient surprendre au vol, étaient cruellement punis. C'est pourquoi ils en venaient plutôt aux dernières extrémités. Un jeune homme qui avait caché sous son habit un renard, supporta sans s'émouvoir la douleur de ses morsures, de peur d'être découvert. Quelquefois la chasse des jeunes Spartiates se convertissait en guerre contre les Ilotes, qui avaient donné lieu aux châtimens par des révoltes. On a sans doute exagéré cette circonstance, en la représentant comme un meurtre régulier et légal; tout comme on a prétendu que pour préserver les jeunes gens de l'ivresse, en produisant à leurs yeux toute la laideur et l'infamie de ce vice, on enivrait des esclaves. Selon Ottfr. Muller ce n'était qu'une danse mimique, que les esclaves exécutaient et qui par des mouvemens grotesques imitait l'ivresse. Une autre cruauté bien réelle et que nous ne saurions révoquer en doute, c'est que, outre les coups mérités, on en distribuait en forme d'exercice. La *διαμαστίγους* se faisait annuellement autour de l'autel d'Artemis Orthia, sous l'inspection de la prêtresse; elle durait un jour entier et une couronne était le prix de la constance. D'ailleurs on se servait à Sparte, comme partout ailleurs, des deux grands moyens d'éducation, la louange et le blâme. On méprisait ceux qui s'y montraient insensibles, tout comme on condamnait les grands transports de joie, excepté ceux que provoquait l'amour de la gloire.

Tous les citoyens étaient également chargés de l'éducation de tous les enfans de l'état; et la manière dont ils s'acquittaient de cette tâche prouve que l'instruction et l'éducation n'étaient pas séparées chez les Spartiates. Dans le commerce de la vie commune, on profitait de toutes les occasions qui se présentaient, pour donner d'utiles leçons à la jeunesse. Les enfans en bas âge même se rendaient habituellement aux repas communs des hommes faits (*συσσιτία, γειυρία*). Dès qu'ils entraient, on leur disait en montrant la porte: point de parole qui sorte de là. Assis aux pieds de leurs pères sur des chaises basses, ils puisaient dans leurs actions et dans leurs discours, l'amour de la liberté et de la patrie, une sagesse pratique et surtout le désir de les imiter. Aussi le respect dû à la vieillesse n'était-il nullepart en vigueur comme à Sparte, et les Spartiates à cet égard peuvent et doivent servir de modèles à tous les peuples. Lyandre avait dit, qu'on ne saurait mieux vieillir qu'à Sparte. Et un auteur ancien rapporte qu'un vieillard qui s'était vu oublié et méprisé à Olympie et à Athènes, mais devant lequel les jeunes Spartiates se levèrent avec respect dès qu'il parut, s'écria: *tous*

*les autres Grecs savent ce qui convient, les Spartiates seuls le font* Souvent les citoyens arrêtaient et questionnaient les jeunes gens en rue et les punissaient tout de suite s'ils hésitaient à répondre ou s'ils répondaient mal. De même les *εἰρηγες* adressaient des questions à leurs élèves pendant les repas. Les réponses devaient être concises et frappantes. C'est ainsi qu'on formait les enfants de bonne heure à cette brachylogie spirituelle et souvent ironique des Spartiates, qui a passé en proverbe. Homère déjà nous décrit le laconisme de Ménélas dans l'Illiade.

Chant III. V. 313 — 15, il dit:

*ἦτοι μὲν Μενέλαος ἐπιτροχάδην ἀγόρευε,  
παῦρα μὲν, ἀλλὰ μάλα λιγέως. ἐπεὶ οὐ πολὺμυθος,  
οὐδ' ἀφαιμαρτοειπής κ. τ. λ.*

Mais si les Spartiates élevaient leurs enfants, en tâchant de les instruire sans cesse, de l'autre côté l'instruction proprement dite prenait chez eux le caractère de l'éducation c. à. d. qu'on en profitait pour former les moeurs, les habitudes morales des enfants. Nous ne saurions mieux le prouver, qu'en ajoutant quelques observations sur les différents objets d'instruction, en particulier sur la gymnastique, la musique et l'orchestique.

Dans les tems héroïques la vie entière était pour ainsi dire composée d'exercices gymnastiques. Les Crétois et les Spartiates en ont fait les premiers un objet d'instruction. Fortifier et endurcir le corps, le rendre souple mais indomptable, en favoriser la croissance et le développement, en conserver la santé et la beauté, afin qu'il soit le digne organe et l'image d'une belle ame, — tel était le but de ces exercices. Aristote le désigne par le terme d'*εὐξία*.\*). Il s'agissait sans doute de soumettre à certaines règles et de réduire à de justes mesures les manifestations naturelles de la force physique. Cependant la gymnastique n'était pas considérée comme un art proprement dit: on ne tendait pas à former des artistes, des athlètes qui fissent profession d'adresse et de dextérité. C'est pourquoi Platon regarde la gymnastique comme coordonnée à la médecine; l'une, dit-il, conserve la santé, l'autre la rétablit\*\*). Aussi les exercices corporels formaient-ils comme une partie intégrante de la vie publique. Les fêtes des Dieux et les grands évènements politiques étaient solennisés par des combats

\*) Top. p. 337 ἔστι δ'ἴδιον γυμνασίου τὸ ποιητικὸν εἶναι εὐξίας. Cf. Plat. Resp. p. 404. b.

\*\*) Gorgias p. 464. c. Cependant il paraît qu'on ne savait pas toujours éviter l'excès. Aristote se plaint que les Lacédémoniens, à force d'endurcir leurs enfants, les rendaient grossiers et sauvages. Polit. VIII, 4. f. Θηριώδεις δ'ἀπέργάζονται τοῖς πόνοις.

bats et des jeux de cette nature. Les écoles publiques appelées gymnases se trouvaient auprès de l'endroit où l'on célébrait ces jeux (*δρόμος*). Platon dérive le mot de gymnase de ce qu'on s'y exerçait nu \*). Une chasteté sévère mais ingénue et irréfléchie faisait un trait distinctif dans le caractère des Spartiates et des Grecs en général, du moins dans les anciens tems. Nous en voyons la preuve dans les productions des arts plastiques. Il est vrai qu'originellement on portait une ceinture pendant les exercices. Mais vers la trente deuxième Olympiade la nudité fut établie en loi, et les jeunes filles à Sparte s'exerçaient comme les garçons et même avec eux. Ce ne fut que peu avant Platon que l'on commença à trouver la nudité ridicule et choquante; car plus les besoins intellectuels se font valoir, plus la pudeur augmente.

On enseignait dans les gymnases le *πένταθλον*, composé de cinq exercices, *πάλη*, *δρόμος*, *δίσκος*, *πέγμη*, *διάλμα*. Le combat du ceste et le *παγκράτιον*, c. à. d. le pugilat des athlètes postérieurs, étaient interdits. De même on négligeait l'équitation, tant à cause de la nature du pays, que parcequ'elle s'accordait peu avec le but d'une éducation commune. Parmi les jeux, la sphéromachie (*ἄρπαστον*) paraît avoir été le plus commun. On s'efforçait de s'emparer d'une boule, pour la jeter au delà de la limite qui séparait les deux partis. Celui qui réussissait le premier était proclamé et couronné vainqueur. Sur une île de l'Euripus, ombragée d'arbres épais, on s'exerçait à un jeu plus solennel. Après avoir fait des sacrifices nocturnes, les éphèbes se rassemblaient sur la plaine du *πλατανίστας*. Les deux partis, celui d'Hercule et celui de Lyncurgue, tâchaient chacun en déployant tous ses talents gymnastiques de pousser l'autre jusque dans l'eau et ils se blessaient quelquefois jusqu'au sang. Mais pour prévenir les excès, les combattants étaient tenus de s'arrêter au premier signe de leurs chefs. Pausanias nous a conservé les détails de ce combat. Voy. III, 14, 8. 9. Hercule et Lyncurgue présidaient à tous ces exercices, comme représentants de la valeur et de l'obéissance aux lois. Ajoutez-y que parmi les divinités tutélaires des gymnases on comptait également Thésée, Eros, Mercure; il s'en suit que dans les exercices gymnastiques mêmes les Spartiates conservaient la tendance de former les mœurs et l'intelligence de la jeunesse.

Plutarque cite le dicton d'un ancien poëte Lacédémonien: *ῥέπει γὰρ ἅντα τῷ σιδάρω τὸ καίως καθαρίσθαι\*\**). Les Grecs en général attribuaient à la musique la plus grande influence, non seulement sur l'âme des individus, mais sur la société humaine et l'état politique. Les fables de Linus, d'Orphée, d'Amphion en font foi. Tyrtée et Terpandre

\*) Resp. v. p. 452. c.

\*\*) Plut. Lyc. p. 114. Suivant Welcker c'est un fragment du poëte Aleman.

se rendirent également fameux pour avoir apaisé par leurs chants la révolte et rétabli la concorde et la paix. Une juste mesure en tout — *μηδὲν ἄγαν*, — tel était le principe fondamental de la sagesse pratique des anciens, et cette mesure, la musique la marquait en quelque sorte sensiblement. De là vient que dans les tems classiques, on comprenait sous le nom de musique le développement intellectuel tout entier. Aristote, peu après le passage ci-dessus cité, y oppose l'instruction élémentaire comme subordonnée, et Platon fait de la philosophie même une partie de la musique. On attribuait en particulier à la musique, le pouvoir de dompter les passions, d'en tempérer la fougue, d'exciter et d'entretenir dans l'ame des sentimens de modération et de sagesse. Les muses étaient regardées comme les divinités créatrices de l'ordre et de l'harmonie dans la nature comme dans la vie et dans toutes les relations humaines. En prévenant les excès, elles mènent à la vertu et au bonheur.

L'ancienne musique Dorienne réunissait le rythme anapestique au rythme spondaique; elle était uniforme, solennelle, majestueuse, et répondait par là à la sévérité du caractère des Doriens. Elle se conserva le plus longtems à Sparte dans toute sa pureté. On y tenait si fortement aux antiques mélodies, que plusieurs célèbres musiciens comme Terpandre, Phryniès et d'autres furent punis pour avoir ajouté à leur lyre des cordes au de là de sept. Il est de fait que les états Doriens en Sicile tombèrent en décadence, quand la culture de la musique prit une marche moins mâle et moins vigoureuse.

Tout comme la gymnastique, la musique faisait chez les Lacédémoniens pour ainsi dire partie de la vie sociale et publique, et en accompagnait, en solennisait tous les accidents. Aussi ne l'enseignait-on pas dans les anciens tems. Les jeunes gens l'apprenaient occasionnellement et en écoutant; ils s'approprièrent surtout les mélodies et les marches guerrières *ἐνόλια*, *ἐμβατήρια μέλη*. Peut-être commença-t-on à enseigner la musique du tems de Lycurgue, qui avait ordonné de faire chanter ses lois aux enfans; Terpandre en avait composé les mélodies. Plus tard on fit des chants nationaux, qui s'étaient transmis de génération en génération, un objet d'instruction. Ces poésies renfermaient l'histoire des Dieux et des héros, celle de l'origine des peuples et des villes; on y célébrait aussi ceux qui étaient morts sur le champ d'honneur ou qui avaient remporté la couronne dans les jeux publics, en y joignant la peinture et le blâme de la lâcheté et des exhortations à vaincre ou à mourir. Outre cela on se servait des rhapsodies d'Homère que Lycurgue avait apportées d'Asie. Il est sûr que dans les anciens tems au moins toute la culture intellectuelle était enveloppée de mythes chez les Doriens, comme dans les tems héroïques. Nous savons en particulier par le témoignage de



Platon \*) que les Spartiates cultivaient peu l'éloquence et la philosophie. Plutarque ajoute \*\*) que les sciences, *παιδείματα*, c. à. d. l'arithmétique, les mathématiques, l'astronomie étaient proscrites. On n'enseignait même les *γράμματα* qu'autant que l'usage en était indispensable. Toute l'éducation du Spartiate consistait à savoir obéir aux supérieurs, à se résigner aux privations et aux travaux les plus pénibles, et à vaincre ou à mourir pour la patrie.

Nous pouvons considérer enfin l'orchestique comme l'unité de la musique et de la gymnastique. Les danses, exécutées dans les jeux et les fêtes publiques et presque journellement à l'issue des exercices sérieux de la jeunesse, n'avaient point d'autre but que de manifester et de produire la beauté de l'âme au moyen des mouvements gracieux et rythmiques du corps. Elles imitaient pour la plupart les exercices du *πένταθλον*. Une des principales était la *πυθίγῃ*, danse guerrière que les enfants apprenaient dès l'âge de cinq ans; de plus la *βίβασις* qui consistait à sauter en l'air aussi souvent que possible de suite, en se frappant des pieds le derrière, les spectateurs comptaient les sauts; de plus les *δρομοί*, danses en rond. Il y en avait aussi qui s'exécutaient par les chœurs dans les fêtes publiques. Plutarque \*\*\*) nous a conservé les paroles d'un chœur pareil. C'est une *τριχορία*, composée des *γέροντες*, *ἄνδρες* et *παῖδες*. Les premiers chantent: *ἄμεις ποτ' ἤμεῖς ἀλκιμοὶ νεανίαι*, les hommes répondent: *ἄμεις δὲ γ' ἔσμεν, εἰ δὲ λῆς, πείραν λάβε*, les enfants terminent: *ἄμεις γ' ἑσόμεθα πολλῶν κἀθήρονες*. La fête des gymnopédies passait pour le triomphe de l'orchestique; instituée vers la 58ième Olympiade en mémoire de la bataille de Thyrea, elle devait produire aux yeux des citoyens la beauté de la jeunesse dans tout son lustre. Les jeunes gens y dansaient nus, d'après le rythme de la musique et toutes les règles de l'art. Une autre fête du même genre était la procession annuelle sur le tombeau du bel Hyacinthe, mort à la fleur de l'âge; elle était exécutée par la jeunesse de Sparte et d'Amyclae, et les jeunes filles y participaient.

Il va sans dire que Sparte n'est pas la seule des villes grèques où nous trouvons les mœurs Doriennes. Argos, Sicyone, Corinthe étaient soumises à des institutions semblables, parmi les îles Egine, Rhodes, Cos, parmi les colonies surtout celles de la Sicile et de la grande Grèce, comme Messane, Syracuse, Agrigente, Catana, Thurium, Rhegium, Locres, Tarente, Croton. La plupart de ces différents états dégénérent

\*) Protag. p. 342.

\*\*) Inst. Lacon. p. 237.

\*\*\*) Lyc. p. 113. Comp. Inst. lacon. p. 238.

bientôt de l'antique sévérité des lois de Lycurgue. Le seul qui nous intéresse de préférence est celui de Crotona, car un des plus grands philosophes de l'antiquité en devint le législateur.

Les circonstances de la vie de Pythagore, rapportées par Porphyrius et Jamblichus, sont en grande partie mythiques. Ce qui est sûr, c'est que né à Samos à peu près trois cents ans après Lycurgue, il fut imbu dès son enfance de la culture et des moeurs des Grecs de son tems. En parcourant la Grèce, il apprit à connaître les plus sages de ses compatriotes comme Phérécydes, Thalès, Anaximandre; ensuite il fit de longs voyages, probablement en Egypte et dans l'Orient. De retour à Samos, sa longue absence l'avait rendu presque méconnaissable, et ayant trouvé peu de satisfaction dans sa patrie, il se remit en route et s'arrêta de préférence en Crète et à Sparte. Un second séjour dans sa ville natale lui ayant donné tout aussi peu de contentement, il trouva enfin une seconde patrie et une nouvelle sphère d'activité à Crotona. Conformément à ces données, nous reconnaissons dans ses institutions l'origine Dorienne; mais les éléments grecs s'y trouvent amalgamés avec des doctrines orientales. C'est cette union qui rapproche la culture des Crotoniates de la nôtre, en général de la civilisation moderne. Cependant les principes pédagogiques de Pythagore ne paraissent pas avoir régénéré l'éducation du peuple dans toute l'étendue du terme. Du moins est-il très difficile de bien déterminer l'influence de ses doctrines sous ce point de vue, parce que l'histoire des colonies de la grande Grèce est et restera probablement couverte de ténèbres. Tant que nous pouvons en juger, les institutions de Pythagore aboutissaient à une culture ésotérique; elles établissaient des associations closes de jeunes gens et d'hommes faits, qui menaient ensemble une vie presque monacale. Il suffira d'indiquer ici en peu de mots les principaux principes pédagogiques de ce philosophe.

Suivant Pythagore l'harmonie est l'idéal et le but de tout ce qui se fait dans l'univers. L'homme en particulier doit regarder le *ὁμῆν τῷ θεῷ* comme son bien suprême; il y parvient au moyen de la connaissance de soi, — *γνώθι σαυτόν*, et d'une purification de l'ame, *κάθαρσις*; mais il n'atteint la perfection qu'après avoir passé par différentes formes corporelles au moyen de la métempsychose. L'influence de ces principes sur l'éducation était nécessaire et évidente. En conséquence le but de l'éducation est une harmonie libre entre la créature libre et la loi nécessaire; c'est pour ainsi dire un tact musical qui rencontre partout et pratique toujours ce qui convient, sans réflexion, — *μουσική παιδεία*. Mais l'homme étant un *ζῶον ὑβριστικόν*, a besoin d'une conduite sévère, pour parvenir à faire la volonté de la divinité. Son perfectionnement est sa religion et la marche régulière des planètes lui retrace l'idéal du beau et du sublime,

qu'il doit atteindre. Pour bien organiser la vie domestique, sociale et civile, il faut donc commencer par perfectionner les individus; après quoi les mieux élevés et les plus parfaits doivent gouverner et conduire les autres. Pythagore attachait le plus grand prix à la théorie des nombres et à l'application de leurs rapports mystérieux dans les mathématiques et dans la musique. Ces deux branches d'instruction sont pour lui les deux grands leviers du développement humain. Il commença par rassembler autour de lui un cercle de disciples, avec lesquels il menait une vie de cénobites. On n'entrait dans cette société qu'après de longues épreuves, dont la principale était le silence. Les initiés se soumettaient à une manière de vivre régulièrement sévère. Avant d'être instruits dans la sagesse, ils devaient avoir l'âme pure et libre des deux vices capitaux, *ἀκρασία καὶ πλεονεξία*. Pour cet effet ils suivaient un régime prescrit dans leur nourriture, leur habillement et en général dans la manière de soigner le corps. Les exercices gymnastiques contribuaient à leur conserver la santé et la vigueur; mais ils étaient moins violents que chez les autres Grecs, et consistaient en promenades, mouvements gracieux des bras (*χειρονομία*) etc. Outre les leçons musicales et scientifiques, morales et philosophiques Pythagore comptait au nombre des moyens d'éducation une espèce de discipline, qui reposait sur une obéissance absolue (*αὐτὸς ἐξα*), mais dont le nerf était l'amitié. Quant à la méthode, il enseignait par gnomes et par sentences, ou-bien se servait de symboles, en partant de l'intuition pour arriver de là aux idées et aux jugements.

Le climat et la nature du pays d'un côté, les mœurs et les habitudes du peuple de l'autre, ont beaucoup contribué à rendre l'éducation différente chez les Doriens et chez les Ioniens. Mais la différence essentielle, source de toutes les autres, se trouve dans les principes et le caractère des deux peuples. Si les Doriens croyaient l'homme assujéti à une nécessité légale et sévère, comme à une puissance suprême qu'il faut opposer à la nature — *κόσμος*, les Ioniens faisaient valoir les droits et les besoins de l'individu et lui assignaient une existence et des intérêts à lui particuliers et étrangers à ceux de la communauté. Les Ioniens ont réalisé l'idéal de l'état comme association libre d'hommes libres, où le perfectionnement suprême de l'individu est la condition indispensable de la perfection du tout. À Sparte on n'élevait les enfants que pour l'état et non pour eux-mêmes ou pour l'humanité. Athènes au contraire ouvre à l'éducation un champ beaucoup plus vaste. La jeunesse toute mineure dans le premier de ces deux états, s'émancipe dans le second, et au lieu d'une obéissance absolue et d'une confiance aveugle, obtient la liberté entière de son développement individuel. On admettait sans

doute à Athènes le principe que les enfants appartiennent à l'état et doivent être élevés par lui et pour lui; mais l'éducation publique n'était pas circonscrite dans des bornes aussi étroites, ni assujettie à des lois aussi sévères qu'à Sparte; elle ne faisait que suppléer et subvenir à l'éducation domestique. Les enfants fréquentaient les instituts publics, mais passaient une partie du jour et la nuit dans la maison paternelle, n'étaient donc pas entièrement soustraits au pouvoir des parents. Aussi à Sparte l'éducation devenait plus sévère, à Athènes la liberté augmentait avec l'âge. A Sparte le citoyen restait pendant sa vie entière sous la tutèle de l'état et son éducation ne finissait pour ainsi dire qu'à sa mort; à Athènes l'éducation, mobile, comme les moeurs du peuple le plus léger et le plus spirituel de l'antiquité, suivant l'esprit du siècle et le goût des individus, se bornait aux années de la jeunesse; le reste de la vie était librement dévoué au service et au bien-être de l'état. A Sparte la gymnastique prédominait, à Athènes la *μουσική* marchait de pair avec elle et à la fin l'emporta. En un mot à Athènes le développement libre de l'individu faisait la loi suprême et une harmonie parfaite entre les facultés physiques et intellectuelles le but de l'éducation. Cette liberté de culture éleva sans doute Athènes au faite de la civilisation et lui procura un pouvoir spirituel presque absolu dans tous les siècles; mais elle dut entraîner en même tems des inconvénients inévitables, et en favorisant la licence, amener la décadence des anciennes croyances et des anciennes moeurs.

Ce fut Solon (638—559 av. J. Chr.), philosophe, poète et législateur, dont les institutions remplacèrent celles de Dracon et furent modifiées par Pisistrate. Du tems de ce dernier les arts et les sciences florissaient déjà à Athènes. Il rassembla et rédigea lui-même les poèmes d'Homère. Son fils Hipparque les fit chanter par des rhapsodes dans la fête des Panathénées. Tous les deux, en favorisant les arts et les sciences, s'occupèrent aussi de l'éducation du peuple. Le père fonda le lycée, le fils protégea et dota l'académie. Tous les deux, forts de la législation de Solon, jetèrent les fondemens de cette perfection, qu'atteignit peu de générations après la culture des Athéniens. Ce fut le siècle de Périclès qui produisit les immortels chefs-d'oeuvre de tout genre, qui serviront éternellement de modèles et seront des objets d'admiration et d'émulation pour le monde civilisé. Athènes devint le centre de la civilisation, la mère des humanités, et souveraine dans les domaines de l'esprit, elle étend son empire jusqu'à la postérité la plus reculée. Solon, par la constitution qu'il donna à la république d'Athènes, voulut limiter l'aristocratie, dominant depuis la mort de Codrus. L'homme cultivé, l'homme bien élevé seul, devait acquérir une influence prépondérante sur le peuple. Cependant il ne réussit pas parfaitement. Les citoyens étant divisés

en classes d'après leur fortune, les richesses contribuèrent toujours à donner de l'ascendant aux individus. Malgré cela l'exercice du pouvoir resta dépendant de la culture, et les riches, pour saisir et conserver les rênes du gouvernement, furent toujours obligés de se distinguer par les talents de l'esprit et l'énergie du caractère. Solon, en leur en imposant la nécessité, avait eu soin de leur en fournir les moyens.

Du moment que le père accueillait dans ses bras le nouveau-né, que la sage femme déposait à ses pieds, il contractait par là l'obligation de l'élever. Le cinquième jour, on consacrait l'enfant au Dieu domestique, — *ἀμφιδρόμια*; le septième ou le dixième on lui donnait un nom, et ce dernier jour était célébré comme anniversaire — *γενέθλιος*. Solon avait divisé la vie en dix parties, de sept ans en sept ans. Mais par rapport à l'éducation on comptait la jeunesse jusqu'à vingt ans. L'époque de l'éphébie, la plus importante de toutes, n'était pas irrévocablement fixée, et se réglait plutôt sur le degré de culture et de talents que sur l'âge de l'individu. Dans la règle les enfants se nommaient *παιδάκια* jusqu'à 15 ans, ensuite *μελλέφηβοι*, à 17 *ἔφηβοι*, vers 18 *ἔξεφηβοι* et à 18 ans *περίπολοι*; c'est à cette époque que les jeunes gens entraient au service militaire. A l'entrée et au sortir de l'enfance se faisait l'inscription sur le *κοινὸν γραμματεῖον* de la *φρατρία*, à 18 ans une autre auprès du préposé du *δῆμος* sur le *ληξιαρχικὸν γραμματεῖον*, avec serment de ne jamais profaner les armes et de ne les employer qu'à la défense de la patrie. Les *λευκώματα*, tablettes blanches, dressées à cette occasion et qui portaient le nom de l'individu, servaient de documents et de preuves pour constater la naissance légitime et pure de l'enfant et sa qualité de citoyen libre. Jusqu'à dix-huit ans la dépendance des parents était absolue; quiconque ne leur rendait pas les *ρομιζόμενα*, était accusé *κακώσεως*. La vingtième année était l'âge de la majorité, qui donnait le droit de voter dans les assemblées du peuple.

Avant Dracon et Solon, l'Aréopage surveillait l'éducation de la jeunesse et s'acquittait de ce soin avec beaucoup de sévérité. Les enfants et les jeunes gens comparaissaient souvent devant ce tribunal pour rendre compte de leurs occupations et de leur conduite. Un jour deux jeunes gens furent cités et on leur demanda, comment ils pouvaient subsister, quoiqu'ils ne fissent toute la journée que fréquenter les écoles. Il se trouva qu'ils gagnaient leur vie en travaillant la nuit chez un meunier; l'Aréopage leur fit un présent. Une autre fois un enfant fut condamné à mort pour s'être amusé à crever les yeux à des cailles. Après Solon il n'y eut pas non plus des magistrats particuliers chargés de l'éducation publique. Les autorités ordinaires de l'état inspectaient et surveillaient les instituts publics, prenaient connaissance de la marche générale de l'instruction, mais sans entrer dans les détails, dont le soin restait aban-

donné aux parents et dépendait de leur fortune et du degré de leur culture. Les riches confiaient leurs enfants dès l'âge de cinq ou de sept ans à des pédagogues. C'étaient de simples esclaves, sans culture, quelquefois invalides par l'âge ou par d'autres accidents. Peu estimés de leurs élèves, ils contribuaient souvent à les corrompre; ils avaient le droit d'administrer les punitions corporelles, mais recevaient aussi des coups à leur tour. Dans beaucoup d'endroits il est parlé comme par plaisanterie des sceptres des pédagogues, — βακτηρία, στυτήλη. Il ne faut donc pas confondre ces pédagogues avec les instituteurs et les précepteurs proprement dits. Plusieurs passages de Platon établissent cette distinction d'une manière très-positive \*). Les premiers ne faisaient qu'accompagner les enfants en rue, au marché, dans les gymnases et les écoles, et les surveiller extérieurement. L'Évangile confirme cette opinion, en nommant παιδαγωγός la loi mosaïque, comme règle extérieure de la vie, par opposition à la foi et à la charité chrétienne, comme principes intérieurs de moralité. L'activité du pédagogue était plutôt négative que positive. Cependant il y avait des exceptions; peut-être étaient-elles même en grand nombre, quoique nous n'en connaissions avec certitude qu'une seule à Corinthe, savoir Diogène de Sinope, pédagogue et instituteur des enfants de Xéniade.

Le régime et l'habillement des enfants étaient beaucoup moins sévères à Athènes qu'à Sparte, et se ressentirent de plus en plus de l'influence du luxe et de la mollesse. On prenait par exemple grand soin de la chevelure. On s'empressait aussi de fournir à la jeunesse des jeux et des amusements. Platon et Aristote vantent à cet égard une sévérité pareille à celle des Spartiates, qui pour récréation ne permettaient que des exercices utiles \*\*). Quant à la discipline, les punitions corporelles n'étaient pas précisément proscrites, mais devinrent de jour en jour plus rares dans les tems postérieurs. Aristophane s'en moque comme d'une preuve de mollesse, Socrate se déclare formellement pour les voies de douceur, et déjà très-anciennement on aimait le proverbe: là où la parole ne frappe pas, le bâton frapperait vainement.

Chaque citoyen avait l'obligation de faire instruire son fils dans les deux branches de la culture des hommes libres, la musique et la gymnastique. Solon avait dit expressément: les garçons doivent apprendre *νεῖν τε καὶ γράμματα*. Mais outre cela  
les

\*) Legg. p. 808, e: διὸ δὴ πολλοῖς αὐτὸ ὅσον χαλινῶς ἰσὶ δεῖ δισμῆεν· πρῶτον μὲν, τροφῶν καὶ μητέρων διὰν ἀπαλλάττηται, παιδαγωγοῖς, παιδίας καὶ ἡπιότητος χάριν· ἔτι δ' αὖ, τοῖς διδάσκουσι καὶ ἐπιτοῖν καὶ μαθήμασιν, ὡς ἐπιθέρον. κ. τ. λ.

\*\*) Arist. Polit. 7, 17, f: τὰς παιδίας εἶναι δεῖ τὰς πολλὰς μιμήσεις τῶν ὑστερον σπουδαζομένων.

les relations et les besoins de la vie sociale et civile amenaient le choix d'une vocation particulière. Les pauvres d'ordinaire se destinaient à l'agriculture, au commerce et aux métiers, sans que le fils embrassât toujours l'occupation du père. Les plus aisés apprenaient outre le *τέχν τε καὶ γυμνασια*, la gymnastique, la musique, l'équitation, et s'occupaient de la chasse et de la philosophie. L'éducation des classes supérieures était donc plus longue et plus soignée, tandis que les classes inférieures, réduites à gagner leur vie du jour au lendemain, ne pouvaient consacrer que peu de soins au développement des enfants. Si les pauvres voulaient atteindre à un plus haut degré de culture, ils avaient comme chez nous à lutter contre des difficultés, mais qui n'étaient pas insurmontables. En attendant chaque père était obligé de former son fils pour une vocation déterminée, sans quoi il perdait le droit d'être entretenu par lui dans sa vieillesse. Les écoles publiques lui en fournissaient les moyens, car les précepteurs étaient en grande partie soldés aux frais de l'état. Il est sûr qu'il y a eu le plus anciennement des écoles chez les Ioniens et nous pouvons leur en attribuer l'origine. Déjà les exercices de chant devaient faire naître l'idée de réunir les enfants pour leur donner une instruction commune. Thucydide \*) rapporte que dans la guerre du Péloponnèse les Thraces massacrèrent tous les enfants dans une école en Béotie. Or si dans ce pays malfamé par rapport aux sciences et aux études il y a eu des écoles quatre cents ans avant J. Chr., leur première origine doit remonter beaucoup plus haut. Nous pouvons en poursuivre les traces jusqu'à deux cents ans avant les guerres des Perses. Il est très-probable que les maîtres de musique dès lors enseignaient en même tems les sciences.

Les guerres des Perses nous offrent le tableau d'une lutte sanglante et opiniâtre entre la civilisation de l'Occident et la barbarie de l'Orient. Si la victoire se décida en faveur de la première, les Grecs en furent redevables à des hommes tels que Miltiade, Aristide, Thémistocle et Cimon. C'est dans ces grands individus que nous voyons atteint le but que Solon par ses institutions avait assigné à l'éducation, l'union de l'*ἐπιμορία* et de la *σωφροσύνη*, le développement harmonique des facultés du corps et de l'ame. Ce sont ces grands individus qui jetèrent les fondements de la gloire de Périclès. Mais nous avons vu déjà que les principes de la vie des Ioniens renfermaient un germe de décadence. La guerre du Péloponnèse manifesta au dehors l'opposition et le combat de ces principes, et le caractère distinctif d'une existence idéale, l'harmonie de la beauté, se détruit et se perd dans cette lutte entre le Dorisme et l'Ionisme. Les

\*) Thucyd. 7, 29.

progrès rapides de la civilisation avaient fait prendre le dessus aux besoins intellectuels; car plus l'homme se développe, plus il doit sentir qu'il appartient par son intérieur à un monde particulier, à un monde spirituel. La culture de la philosophie amena la tendance de raisonner toutes les relations des hommes entre eux, avec la nature, avec les Dieux; mais arrêtée et contrariée par l'habitude stationnaire des mœurs et de la foi aux mythes, cette tendance dégénéra, et amena celle de se faire un jeu de toutes ces relations, en les anéantissant et les ressuscitant spirituellement à volonté. Telle fut la tendance des Sophistes, dont l'esprit ne pouvant venir à bout de la réalité, se résigna à déployer une puissance toute formelle, et qui donnèrent avec tant de succès de si fausses directions à leur siècle. C'est par opposition à l'activité et à l'influence de ces hommes soi-disant éclairés et penseurs de leur tems, que l'apparition de Socrate marque la naissance d'une nouvelle époque. Socrate établit en principe que le corps, l'extérieur, n'étant là que pour obéir, il faut travailler avant tout et de préférence à satisfaire les besoins de l'ame et faire valoir pour cet effet ce qu'il y a en elle de divin. Avant lui, dans les beaux tems de la Grèce, l'individu bien élevé offrait l'unité d'un tout accompli, comme un chef-d'oeuvre de l'art, une création libre du génie. Après lui ce sont des talents particuliers qui se manifestent et se développent suivant les circonstances et leur nature particulière. Quelquefois l'application et le zèle de la persévérance remplacent le talent. L'art cède le rang à la science et à l'érudition, l'imagination à la réflexion et au raisonnement. L'esprit humain est à la veille de découvrir un monde où il peut se satisfaire à lui seul, sans égard au monde extérieur avec ses prétentions et ses jouissances. Les défauts inséparables de cette nouvelle direction ne tardent pas à se manifester. Socrate donne à Antisthène, dont l'orgueil perçait au travers de son manteau déchiré, le conseil de sacrifier aux graces. Platon réitère le même conseil à Xénocrate, qui paraît avoir montré la roideur et le pédantisme de plus d'un savant de nos jours.

Aristophane dans ses comédies et en particulier dans celles des nuées et des oiseaux, nous peint cette grande révolution, sous le rapport des mœurs et de la vie publique, et bien que ses tableaux soient chargés et sans contredit des caricatures, les traits essentiels qu'il trace de main de maître et dont il ne se lasse pas de faire la matière de ses saillies et de sa noble indignation, étaient sûrement conformes à la réalité. Le portrait, qu'il nous fait de Socrate, nous intéresse à juste titre plus que tout le reste. Cependant la corruption de la jeunesse, dans le sens où la veine comique d'Aristophane et la basse jalousie de ses ennemis et de ses juges la lui reprochent, ne saurait passer à nos yeux pour le but de ses nobles efforts. Il est sûr, la tendance



de sa philosophie, qui provoque la réflexion subjective et soumet toutes les relations éthiques à l'examen et au raisonnement de l'individu, devait favoriser la décadence des mœurs antiques et de la foi aux mythes, surtout à l'égard de la jeunesse. C'est elle qu'il savait attirer de préférence par le charme puissant de son génie. Aussi n'est-il que juste que tout réformateur abandonne plus ou moins la génération actuelle et contemporaine qui vieillit et passe, pour chercher le champ de son activité dans la génération naissante, qui commence à mûrir et promet de plus riches fruits. Mais si Socrate sut profiter des données que les circonstances lui fournissaient, quel est le but qu'il se proposait d'atteindre, ou du moins le résultat qu'il s'efforça d'amener? Son esprit observateur et profond comprenait parfaitement les tendances de son siècle; et voyant venir les progrès nécessaires de l'esprit humain dans son développement successif, mais sûr et inévitable, il se sentait le pouvoir de les diriger et de les accélérer par l'impulsion de son génie. Il devait être convaincu en même tems qu'une nouvelle législation à l'instar de celle de Solon n'aurait été ni convenable ni utile, parceque ses concitoyens n'étaient pas disposés à l'adopter ou à s'y astreindre long-tems; qu'une combinaison extérieure de moyens humains, quelque ingénieuse qu'elle pût être, un régime légal et sévère imposé aux individus à l'exemple des institutions de Pythagore, eût été tout aussi peu de saison, et par les mêmes raisons, et parcequ'il ne s'agissait pas de réformer un petit nombre d'initiés, capables de saisir et de suivre ses préceptes. Il fallait donc ou bien laisser aller les choses et les abandonner à leur développement naturel en temporisant, ou bien trouver quelque autre remède efficace, pour régénérer sa nation, sa patrie entière. Ce remède ne pouvait venir que du dedans, du côté de l'esprit même dont il s'agissait de satisfaire les besoins impérieux, peut-être — d'en haut. Si Socrate a jamais cru pouvoir lui seul créer une nouvelle époque de culture, ce ne fut sans doute que dans les moments d'un enthousiasme passager. Mais appelé à agir sur ses contemporains, il réussit à le faire d'une double manière. D'un côté son activité se dirigea contre les Sophistes. Pour les combattre, il se servit des armes de l'ironie. En s'accommodant à leur manière de penser, en entrant en apparence dans leurs idées jusqu'à se mettre à leur place, il savait par ses arguments *ad hominem*, les embarrasser dans leurs propres sophismes et les faire convenir de leur ignorance et de leurs erreurs. De l'autre côté son activité se montra plus positive. Après avoir donné le branle aux esprits, il savait les conduire à la connaissance de soi. En se conformant à leur marche naturelle et en éclaircissant leurs idées par un développement spontané, il tâchait de faire découvrir à ses disciples la vérité et de les rendre libres en eux-mêmes. De cette manière il accéléra la naissance d'une nouvelle époque, sans

en être lui seul l'auteur, sans s'en attribuer le mérite. Mais n'est-il pas naturel, qu'il passât pour le plus dangereux des sophistes auprès de ceux qui attachés à l'ancien état des choses, à la manière d'être des pères et des ayeux, ne voyaient point d'issue dans le labyrinthe, où les tendances obscures du siècle les engageaient, si ce n'est vers une décadence complète? Il en est de même de toutes les révolutions de l'esprit; ses progrès réels et nécessaires, lorsqu'ils s'annoncent, paraissent au premier coup d'oeil autant de pas en arrière, ou vers une anarchie ou une barbarie irrémédiable.

Loin de regarder Socrate comme le corrupteur de la jeunesse, il ne faut donc voir en lui qu'un médecin sage et prévoyant, qui connaissant la nature et l'opiniâtreté du mal, l'attaque par la racine et pour en faire tarir les sources infectes, commence par ranimer et nourrir les principes vitaux qui sont restés sains et intacts et promettent de rendre au corps une nouvelle vigueur; ne pouvant bouleverser et transformer comme par une opération magique la machine entière, il se contente de préparer et d'amener une guérison lente mais sûre. Mais s'il exerça lui-même une influence salutaire sur son siècle, il n'agit pas avec moins d'efficacité au moyen de ses disciples. Le plus distingué et le plus profond de tous, Platon, offrit à ses contemporains et à ses compatriotes un idéal d'éducation, sans doute dans le but de reproduire et de rétablir l'antique et belle harmonie de la vie des Hellènes. D'un côté les traits de cet idéal sont sans contredit analogues aux moeurs de son tems, en partie empruntés aux données de la vie qui l'entourait; mais de l'autre il faut les regarder comme des *pia desideria*, et quelque grande et étendue qu'ait été l'influence de ses leçons, les mesures et les arrangements qu'il propose n'ont jamais été et n'ont pu être parfaitement réalisés. \*)

Cependant les signes de décadence et de corruption, dont Aristophane et Socrate pénétraient également bien les sources et la nature, étaient réels et irrécusables. Thucydide dit que les hommes en général attachent beaucoup plus de prix à la culture de l'esprit qu'à celle des moeurs. Ce mot du grand historien paraît caractériser parfaitement les Grecs de ce tems. En effet, on commença peu à peu à négliger tout le reste pour satisfaire les besoins de l'esprit. Si Socrate semble favoriser cette tendance, ce n'est certainement pas qu'il n'en voie pas ou qu'il en approuve les suites funestes; il veut en suivant l'impulsion une fois donnée, revenir par un autre chemin au per-

\*) Les principes pédagogiques de Platon se trouvent épars dans ses livres de la république, des lois et dans ses dialogues, surtout dans Phédrus, Timéus, Protagoras etc. Les bornes de ce traité nous obligent de remettre à une autre occasion la tâche intéressante de recueillir dans les ouvrages du prince des philosophes les éléments de son système d'éducation.

fectionnement des moeurs. L'heureuse influence qu'il exerça sur ses disciples et par sa théorie et par sa pratique, prouve suffisamment que c'était là le but final qu'il se proposait. En attendant toutes les limites qui anciennement circonscrivaient la jeunesse Athénienne et la retenaient comme autant de freins, sont abattues; les liens de la piété se relâchent, les actions d'un dévouement héroïque se perdent. Soustraits de bonne heure à l'inspection et à la direction sévère, à laquelle on les assujettissait jusqu'à l'âge de vingt ans et au de là, les jeunes gens n'ont plus de respect pour ce qu'il y a de plus sacré, la religion et la vieillesse; plus de modestie vis à vis des supérieurs et des citoyens plus âgés, plus d'égards pour les institutions antiques de la vie domestique et publique, plus de pudeur dans les relations sociales surtout avec le sexe. Les exercices gymnastiques dans leur ancienne sévérité sont négligés; on en fait une affaire de vanité et de luxe et une source de jouissances; au lieu de fréquenter les gymnases pour endurcir et pour embellir le corps, on cultive de préférence l'équitation et la chasse; le soin continu de procurer au corps ses aises et ses commodités conduit aux excès de la parure et de la mollesse. Dans la culture de l'esprit, on n'a pour but que de se distinguer; un grand nombre de riches la négligent tout à fait et prétendent à la *καλοκαγαθία* sans études et sans connaissances; les autres n'aspirent qu'à une certaine facilité d'intelligence qui tient des réponses prêtes à tout, raisonne par sophismes, et décide de tout sans rien approfondir, facilité surtout utile et indispensable pour les procès et les débats juridiques, dont la mode et la manie s'emparent de tous les esprits. L'éducation des pauvres reste de plus en plus absolument distincte de celle des riches et se borne aux talents d'utilité pratique, aux préparatifs nécessaires pour se vouer à l'agriculture, au commerce, aux métiers. Les riches s'occupent particulièrement de philosophie et de musique, mais cette dernière, plus artificielle et mollement mélodieuse qu'autrefois, n'est plus propre à inspirer les grands sentiments, mais contribue à efféminer et à énerver la jeunesse. La nage et la lecture seules, ordonnées déjà par Solon, restent des exercices indispensables pour tous. En un mot, l'unité et l'harmonie de la vie sont détruites; on ne veut que l'apparence; au lieu de former des hommes pleins d'énergie et de courage, on fait des mécontents, blasés sur tout et déchirés en eux-mêmes. Les pauvres aspirent aux avantages et aux jouissances des riches, et les riches abusent de l'abondance de leurs moyens pour satisfaire plus encore que les besoins de leur esprit, les mauvais désirs et les passions de leur coeur. Tous ces traits particuliers, Aristophane les rassemble dans les portraits qu'il nous fait d'Aleibiade, de Cléon et de quelques autres.

Mais au milieu de la décadence des moeurs, qui se manifesta dans l'éducation de

la jeunesse, plus que partout ailleurs, l'instruction proprement dite, surtout par rapport au développement spirituel, en se conformant à l'esprit du siècle, atteignit un haut degré de perfection. Platon nous décrit en détail la marche ordinaire de l'instruction surtout pour les enfants des familles aisées, dans son Protagoras p. 325. d' et suiv. Quoiqu'en parlant de l'idéal il désire que l'éducation commence par les exercices gymnastiques, dans la réalité la musique et les *γράμματα* précédaient. La musique en particulier passait pour la première branche d'instruction nécessaire à tout homme libre; on lui attribuait, malgré le caractère différent des mélodies Ioniennes, le même pouvoir qu'à Sparte. L'instrument national des Grecs était la lyre; Apollon lui-même joue de la lyre. On accompagnait ce jeu de chant ou de récitation. Les instruments à vent, et en particulier la flute, dont la patrie est l'Asie mineure, étaient réputés pernicieux au développement de l'ame, parcequ'ils excluent la parole, émeuvent l'ame jusqu'aux excès de l'enthousiasme et exigent une habileté technique, difficile à acquérir. Marsyas fut vaincu par Apollon et Minerve jeta la flute avec dépit, parcequ'elle lui défigurait le visage, qui doit être le miroir de l'ame. Mais depuis les guerres des Perses cet instrument, réservé dans les anciens tems aux orgies de Bacchus, s'introduisit jusque dans l'éducation de la jeunesse. Aristote \*) explique ce phénomène par les transports de joie qu'excita le bonheur de la victoire. Plus tard on revint du jeu de la flute et le regarda comme indigne d'un homme libre; Alcibiade parait avoir été l'auteur de ce changement \*\*) Anciennement on regardait la poésie comme inséparable de la musique, tant dans le culte des Dieux que dans l'éducation de la jeunesse. Peu à peu ces deux arts se séparèrent et la musique ne fut plus que l'accompagnement des représentations scéniques des danseurs et des mimes, ou un divertissement, plus propre à réveiller des rêveries vagues et voluptueuses qu'à entretenir des sentimens nobles et magnanimes \*\*\*). Mais on continua à la regarder comme indispensable dans l'éducation.

Nous ignorons à quel âge les enfants commençaient l'instruction musicale; peut-être cette époque n'était-elle pas la même pour tous, peut-être était-ce la septième année. Il parait qu'on les confiait d'abord au *γραμματίστης* et ensuite au *κιθαρίστης*. Le

\*) Polit. VIII, 6, d. e.

\*\*) Plut. Alcib. 2: ἐπεὶ δ' εἰς τὸ μανθάνειν ἦκε, τοῖς μὲν ἄλλοις ὑπήκουε διδασκάλους ἐπεικῶς, τὸ δ' αὐτῶν ἔφευγεν ὡς ἀγενές καὶ ἀνελεύθερον. — — — — — ὁ Ἀλκιβιάδης αὐτὸν δὲ τοῦ μαθήματος ἀπέστησε καὶ τοὺς ἄλλους.

\*\*\*) Plut. de musica p. 1136: οἱ δὲ νῦν τὰ σεμνά αὐτῆς παραιτησάμενοι, ἀπὸ τῆς ἀνδροδουσίας καὶ θιασπείας, καὶ θεοῦ φίλης, κατεργυῖαν καὶ κοιλίην εἰς τὰ θεάτρα εἰσάγουσι.

premier enseignait à lire par l'exercice du *σλλαβάζειν*, et la belle lecture ne perdait rien à cette méthode, comme on le croit chez nous, car les Grecs se sont toujours distingués par une prononciation et une récitation parfaites. Les écoliers lisaient probablement en commun à haute voix, ce qui formait une espèce de chant, ou donnait du moins à la lecture un rythme mélodieux, d'autant plus que le maître faisait observer et marquer la quantité et l'accent de chaque mot. Dénys d'Halicarnasse dit que les enfants apprenaient d'abord *στοιχεῖα τῆς φωνῆς*, les lettres, et en particulier *τύπους καὶ δυνάμεις*, leur forme et leur valeur, ensuite *τὰ περὶ τὰντὰ πάθη*, l'épellation et ce qui y appartient, enfin *ὄνματα καὶ ῥήματα καὶ συνδέσμους καὶ τὰ συμβεβηκότα τούτοις* etc., la prosodie et la flexion des mots, l'étymologie et la syntaxe, en un mot les règles de la grammaire proprement dite. Les exercices de lecture se faisaient d'abord lentement et mécaniquement, mais à mesure que l'habitude s'affermissait, les écoliers étaient tenus de lire d'après la liaison et conformément à la pensée. \*) Pour l'écriture qui s'enseignait en même tems avec la lecture, on avait des tablettes enduites de cire et une espèce de burin pour y graver les caractères. Platon (Protag. l. I.) distingue deux méthodes; ou bien le maître traçait les lettres et l'écolier les imitait en suivant du burin les sillons tracés; ou bien le maître commençait par tenir et conduire la main de l'enfant. Plus tard on prit l'habitude d'écrire avec de l'encre. On définissait en général la *γραμματική*, — ἡ ἐπιστήμη τοῦ ἀναγινώσκειν καὶ γράφειν. Les écoles (*διδασκαλεῖα*) se trouvaient d'ordinaire dans le voisinage des gymnases; dans la salle destinée à l'instruction, *παιδαγωγεῖον*, les écoliers étaient assis sur des bancs *βάθρα*, le maître sur une chaise, *καθέδρα*. Du reste la discipline paraît avoir été assez sévère et le *ῥάβδος* fréquemment employé.

Si les Athéniens ne se bornaient pas à l'instruction élémentaire, il faut en chercher la cause tant dans la direction de leur esprit que dans les circonstances extérieures. Ce furent surtout les lectures et les réceptions dans les fêtes et les jeux publics et les discours des orateurs du peuple, qui contribuèrent à les rendre curieux et amateurs d'une culture supérieure. Les *κριτικοὶ* et *γραμματικοὶ* (différents des *γραμματισταὶ*) n'étaient point soldés par l'état; probablement ils n'avaient point d'instituts publics, mais enseignaient dans leurs maisons *privatim* ceux, qui voulaient et pouvaient les payer. Dans une époque postérieure l'état se chargea aussi du soin de l'instruction supérieure. Les *γράμματα* étaient suivis de la mémorisation de morceaux de poésie; pour cet effet on se servait généralement des rhapsodies d'Homère; elles passaient pour la source d'une parfaite sagesse,

\*) Plat. Legg. p. 810. a.

même auprès de philosophes comme Anaxagore et Platon.\*) Homère jouissait en général d'une autorité et d'une influence que nous pouvons comparer à celles de la Bible de de nos jours. A côté d'Homère on se servait d'Esopé, surtout à l'usage de l'enfance, et pour désigner une ignorance crasse on disait d'un homme, qu'il ne savait pas son Esopé. On ne négligeait pas non plus les autres poètes. Avant Socrate, on estimait surtout Simonide comme utile à la jeunesse à cause de l'esprit guerrier que respiraient ses poésies. Dans les tems postérieurs, Euripide paraît avoir été le poète favori des jeunes gens bien élevés; par son style sententieux et éloquent il devait convenir de préférence à un siècle où l'antique énergie se perdait de plus en plus. Les fréquentes citations que nous trouvons dans les orateurs et les philosophes, prouvent qu'on lisait et étudiait aussi les prosateurs. Mais on se partageait sur la question, s'il fallait lire les auteurs *uno tenore*, ou par morceaux choisis. Socrate fut le premier, qui les expliqua critiquement à ses disciples. Nous savons d'ailleurs, qu'il s'est acquis un mérite particulier pour la méthode de l'enseignement, et nous avons déjà relevé plus haut l'idée générale et fondamentale de cette nouvelle méthode. L'arithmétique, la géométrie, la géographie devinrent peu à peu des objets d'instruction, mais jamais pour le peuple; on ne les enseigna même scientifiquement et systématiquement que du tems d'Aristote. La religion n'a jamais fait une branche particulière de l'instruction chez les anciens, si ce n'est pour ceux qui étaient initiés dans les mystères.

L'instruction musicale et élémentaire achevée, avant de passer à l'instruction supérieure, les enfants étaient envoyés au gymnase et confiés aux mains du pédotribe. Celui-ci dirigeait leurs exercices et déterminait leurs punitions et leurs récompenses. Il paraît que son pouvoir ne s'étendait pas sur les éphèbes. Le nombre des pédotribes et des hypopédotribes a varié, comme la durée de leur service. Les gymnases étaient des places très-vastes entourées de murs, en partie ombragées par des platanes et d'autres arbres. L'arène destinée à la lutte (*παλαίστρα*) était soigneusement aplaniée et couverte de sable fin. Il y avait aussi des endroits particuliers pour se déshabiller, pour se laisser oindre, des endroits couverts et des portiques pour les exercices, lorsqu'il faisait mauvais tems, une place réservée pour les éphèbes *ἐφηβείον* etc. Une description détaillée de l'institut entier se trouve dans Vitruve. Voici les principaux gymnases d'Athènes: le lycée, fondé par Pisistrate, autrefois temple d'Apollon, et originairement destiné aux exercices guerriers sous l'inspection des polémarches; le cynosarges, pour  
les

\*) Resp. p. 606.

les enfants de sang mêlé ou dont la naissance n'était pas pure et légitime; \*) le gymnase de Hermes, de Bacchus (*λίμναι*), l'Académie, l'Odéon, le Ptolémaion etc. Chaque gymnase était consacré à un Dieu ou à un héros, et situé aux environs de son temple. Dans les tems postérieurs on commença à y faire des leçons scientifiques et du tems de Cicéron \*\*) ils étaient tous occupés par des philosophes.

Nous avons de la peine à démêler les différentes fonctions des personnes employées dans les écoles de gymnastique. La charge des gymnasiarques était une *λειτουργία*, ils paraissent avoir fourni chacun aux frais d'un ou de plusieurs gymnases. Les *σωφρονιστῆς* et *ὑποσωφρονιστῆς* veillaient à la conduite des enfants; on en choisissait à Athènes un sur chaque tribu, ainsi dix en tout; ils recevaient une drachme par jour. Les précepteurs se nommaient *γυμνάσται* ou *ἀλείπται*; peut-être ces derniers n'étaient-ils chargés que des fonctions subalternes, comme d'oindre les combattants etc. Outre cela il y avait des *πολιμαρχοί*, *ὀπλομαχοί*, *κοσμητῆς*, *ξυστάρχοι* etc.

Le pédotribe ouvrait son école avec le lever et la fermait avec le coucher du soleil. La loi déterminait le nombre et l'âge des écoliers et les personnes auxquelles il était permis d'entrer avec eux dans les gymnases. On distinguait la *γυμναστικὴ ἀγωνιστικὴ* et *παιδευτικὴ*. La première était l'art des athlètes, qui produisaient la perfection de leur talent pour le *πένταθλον* dans les jeux et les spectacles publics. L'autre, renfermant les mêmes exercices, faisait partie de l'éducation de tous les enfants et n'avait point d'autre but que de rendre le corps souple, léger, d'un aspect agréable, enfin propre par la combinaison du plus haut degré de force et d'agilité possible, à obéir à tous les mouvements de l'ame. On distinguait les *ἀγῶνες κοῦφοι*, savoir la lutte et le combat à coups de poing, des *ἀγῶνες βαρεῖς*, la course, le saut et le disque. L'*ἀνεσις* était censée appartenir à l'*ἀσκησις*, c. à. d. que les exercices étaient régulièrement interrompus par des récréations. Dans ces intervalles les jeunes gens couchés ou se promenant sous les platanes, prenaient leur nourriture, que le pédagogue ou un autre esclave leur avait apportée de chez eux; l'*ἀλείπτης* en prescrivait la qualité et la quantité. Les *ἔρμια*, fête de la jeunesse, étaient une espèce de vacances, où les exercices gymnastiques restaient tout à fait interrompus.

Chez les Doriens nous avons regardé l'orchestique comme l'unité de la musique et de la gymnastique. Ici nous retrouvons cette unité dans la rhétorique, surtout depuis

\*) Thémistocle, fils d'un Athénien et d'une femme Carienne ou Thrace, amena avec lui dans le Cynosarges tous les enfants des premières familles.

\*\*) De orat. II, 5.

les tems de Socrate. Toute la tendance de ce siècle devait conduire les Athéniens à attacher un grand prix au développement et à l'exercice de la parole, comme manifestation de la culture de l'esprit. Mais si l'instruction musicale et scientifique était indispensable à l'orateur, la beauté extérieure et les talents gymnastiques devaient s'y joindre; car l'éloquence qui s'attache également à persuader et à plaire, est essentiellement aussi corporelle. Périclès paraît avoir le premier exercé et cultivé l'éloquence comme un art. Isocrate \*) déclare qu'elle est nécessaire à tout homme bien élevé et le triomphe d'une éducation accomplie. En conséquence nous voyons la rhétorique faire partie de l'instruction publique. Les Sophistes l'enseignaient dans leurs écoles, mais elle ne put que dégénérer entre leurs mains. Ils nourrissaient l'esprit des jeunes gens de subtilités et leur enseignaient à savoir tout prouver et tout refuter. Cependant l'abus ne peut jamais prouver contre la chose même. Bien qu'Aristophane nous représente Socrate, enseignant à ses disciples à traiter le nihilisme de la *σκέψις* comme une science sérieuse, lorsque nous lisons les immortels ouvrages de Platon, nous ne saurions douter que ce même Socrate, si cruellement maltraité par les saillies de l'auteur comique, n'ait ramené son siècle à la véritable éloquence de la raison et du cœur. Si cet art dans les tems postérieurs a pu avoir ses Démosthène, ses Isocrate et ses Aristote, c'est à lui que nous en sommes redevables. Isocrate et Aristote en écrivant sur la rhétorique, la ramenèrent à des principes fixes et sensés. Outre les études et les exercices préparatoires, on se formait à l'éloquence par l'imitation des bons modèles et par des compositions sur des sujets donnés de philosophie, de morale, de politique. On distinguait les *μύηται*, discours sur des thèses librement inventées, des *διαλέξεις* qui traitaient des cas réels, empruntés de la vie.

Parmi les villes, qui hors Athènes appartiennent à l'école Jonienne, Thèbes est la plus distinguée. Le mépris des Béotiens remonte sans doute aux tems les plus reculés. Pindare déjà et les succès de la poésie lyrique suffirent pour donner à cet égard le démenti à l'opinion publique, si elle a jamais existé sérieusement dans les tems de la gloire de Thèbes. Ce fut surtout depuis la guerre du Péloponnèse que cette ville devint un des centres de la civilisation des Grecs. La vie entière semble y prendre un caractère plus sentimental que dans le reste de la Grèce. Les femmes y sont particulièrement estimées. Les pères n'osent pas exposer leurs enfants, mais s'ils n'en veulent pas, ils les remettent entre les mains du gouvernement qui les donne à élever à d'autres citoyens. La flûte est l'instrument favori et la danse le principal exercice gym-

\*) Panégyr. p. 54.



nastique des Thébains. La plus belle page dans l'histoire de Thèbes est l'amitié désintéressée d'Epaminondas et de Pélopidas; ces deux nobles caractères nous offrent des modèles d'une éducation parfaite. Mais nous voyons dans l'histoire de leur tems et de leur patrie la culture des talents individuels subordonnée et appliquée aux buts particuliers de la vie pratique, principe d'éducation qui sert de transition à une nouvelle époque et en prépare la naissance.

Si pour résumer tout ce que nous venons de dire, nous considérons le rapport mutuel, sous lequel l'éducation et l'instruction publique se développèrent chez les Grecs, voici la réflexion générale par laquelle nous comptons terminer ce traité. Dans les tems héroïques, il n'y a qu'éducation pour les enfants et l'instruction est presque nulle. Chez les Doriens l'éducation prend la forme de l'instruction, mais l'une et l'autre coïncident encore. Chez les Ioniens l'instruction se sépare de l'éducation et commence peu à peu à prédominer jusqu'à devenir essentielle et à faire négliger l'éducation. C'est ainsi que le principe de la beauté, dominant dans l'antiquité grèque, se trouve successivement et différemment modifié. Dans les tems héroïques et vers l'origine des états Doriens, ce sont les forces corporelles et les vertus guerrières que l'on cultive à l'exclusion de tout le reste. Lorsque Sparte et Athènes, parvenues au plus haut période de la gloire, se partagent l'hégémonie de la Grèce, l'harmonie du corps et de l'esprit, de l'extérieur et de l'intérieur, se trouve réalisée dans l'existence des individus et des peuples. Mais dès la guerre du Péloponnèse cette harmonie est détruite, et depuis le siècle de Périclès c'est la beauté de l'esprit que l'on recherche et que l'on cultive de préférence. La troisième époque dans l'histoire de l'éducation chez les Grecs nous montre la liberté spirituelle de l'individu, se développant de plus en plus comme principe dominant et exclusif. Cette époque commence par l'éducation d'un roi entreprise et achevée par un philosophe. C'est dans Alexandre qu'Aristote réalisa l'idée d'un individu, absolument libre dans son développement et dans sa culture de toutes les atteintes du dehors, de l'influence des évènements et des choses, qui d'ordinaire limitent et modifient l'activité spontanée de l'esprit humain. Les circonstances données favorisèrent d'une manière admirable l'accomplissement de la plus grande oeuvre du plus grand philosophe. Le rang et la situation, le caractère et les talents de son élève furent tels que toutes les conditions, tous les éléments de l'existence humaine se trouvèrent à sa disposition, pour ainsi dire prêts à obéir à ses ordres. Son éducation achevée, ce prince sut manifester l'énergie de son penser et de son vouloir, en créant au milieu de son siècle un empire, un monde nouveau.

lippe et l'éloignement d'Aristote, cette liberté parfaite, une fois réellement émancipée, ne reconnaissant pas de puissance supérieure, ne se sentant pas assujettie à une autorité suprême, resta absolument sans limites et sans frein et dut par conséquent se transformer en licence et amener les plus grands excès de tout genre. La vie postérieure d'Alexandre ne prouve que trop que l'éducation du philosophe ne porta pas les fruits qu'il en avait attendus; non seulement elle est remplie de taches ineffaçables, mais la création de son génie ou plutôt de son ambition tomba en décadence et s'évanouit immédiatement après sa mort. En général l'époque entière, à laquelle ce brillant phénomène sert d'introduction, nous donne la grande leçon que le développement de la liberté individuelle reste infructueux, devient pernicieux même, aussi longtemps qu'il ne s'allie pas à des éléments religieux. C'est le christianisme qui dut recueillir et utiliser les fruits des progrès de l'esprit humain dans la culture des Grecs.

FOURNIER.